
Collectionner comme pratique

Editorial

La collectionneuse de coquillages Mary Briner présente fièrement une partie de sa collection – une collection qui comprend près de 3000 espèces de coquillages et escargots et qui a été offerte par cette collectionneuse privée au Musée zoologique de Zurich en 1990. Sa valeur est alors estimée jusqu'à 100'000 francs suisses. La valeur élevée de la collection Briner s'explique non seulement par sa diversité, mais surtout par la pratique de collection de Briner. La collectionneuse achetait ses coquillages sur les cinq continents et notait ensuite méticuleusement ses trouvailles dans un fichier qu'elle avait élaboré. En complément, Briner pourvoyait les coquillages d'un numéro dans son *Shell Book* et y rapportait le lieu d'origine, la date et les circonstances d'acquisition (prix ou profondeur maritime). Dans sa maison de Kilchberg, au bord du lac de Zurich, elle posait les coquillages dans son armoire de collection. Ce type d'armoires de collection, utilisées depuis le début du 18^e siècle pour la conservation, protègent les objets, assurent le rangement, offrent de la place, présentent leur contenu de façon élégante, mais le soustraient également aux contacts. Ces meubles spéciaux offrent donc un espace sûr pour des objets particulièrement prisés. En même temps, l'observateur peut admirer les objets collectionnés et les comparer, ayant peut-être ainsi la possibilité d'acquérir de nouvelles connaissances. Ce n'est cependant pas seulement la conservation soigneuse, mais surtout le recensement et la description exacte des coquillages qui confèrent à la collection une valeur scientifique, comme on peut le déduire d'une lettre de remerciement du recteur de l'Université de Zurich à Briner. Par ailleurs, le volume et la richesse de la collection sont dus au fait qu'elle n'a reculé devant aucun voyage et aucune dépense pour acquérir ses coquillages.¹

L'histoire rapidement esquissée de l'image de couverture montre clairement que l'objet, la collection et la collectionneuse sont liés par des pratiques de collection à chaque fois spécifiques et que ces pratiques ne font pas que structurer la vie des collectionneurs, mais qu'elles peuvent aussi déterminer le classement des objets ainsi que la valeur d'une collection.

Comme le présent numéro de *traverse* s'intéresse à la pratique de la collection scientifique,² il se concentre sur des façons spécifiques de traiter des objets, qui définissent précisément la collection en tant qu'action. Ce numéro pose ainsi de nouveaux accents dans un domaine bien étudié.³ Ce regard sur les pratiques de collection poursuit la focalisation sur les objets de collection, qui s'est développée au cours des dernières années.⁴ Mais avec l'orientation vers les objets, les questions concernant le traitement de ceux-ci deviennent aussi importantes: Quels objets sont collectionnés et lesquels ne le sont pas? Pour cette raison, il est important de s'interroger sur ce qui définit les techniques de collection spécifiques à des objets.

La collection, et en particulier la collection scientifique, a été au cours des dernières années un champ thématique important de l'histoire culturelle et des sciences. C'est avant tout l'histoire de collectionneurs individuels et d'institutions comme les musées et les archives qui a été étudiée et qui continue de l'être.⁵ Le modèle du cabinet d'art et de curiosités, c'est-à-dire cet espace qui, à l'époque moderne, devait représenter dans le microcosme de la collection le macrocosme du ciel et de la terre a particulièrement retenu l'attention. D'éminents collectionneurs, des maisons de commerce et bon nombre de collections scientifiques et musées ont aussi été au centre des enquêtes. La recherche en sciences étudie les musées comme lieux du savoir, comme archives matérielles, comme précurseurs des laboratoires et comme points d'intersection entre science et non-science.⁶ Mais les musées se thématisent aussi eux-mêmes et consacrent leurs propres expositions aux activités muséales classiques que sont la collection, la conservation, la recherche et la transmission.⁷

Une appréhension de la collection comme une technique culturelle, qui est transmise par la culture mais qui transmet aussi la culture, montre clairement que le rapport aux objets de collection est soumis à un changement historique. Ce changement s'exprime aussi dans les contributions rassemblées ici, qui couvrent une période allant du 13^e au 21^e siècle.

Nous rencontrons ici comme acteurs des collectionneurs et des collectionneuses privés, des collections scientifiques, des musées, des abbayes, des zoos et des universités, qui collectionnent des reliques, des objets exotiques, des données génétiques, des *naturalia*, des coquillages, des objets prestigieux, des textes, des parapluies ou encore des emballages.

Ces objets très divers et les acteurs qui les collectionnent partagent de nombreuses pratiques de collection. Pour la compréhension de ces pratiques, nous esquisserons brièvement l'histoire de la collection, avant de caractériser chaque contribution.

La recherche sur la préhistoire décrit déjà des collections pour le paléolithique: on a ainsi trouvé dans une grotte en France une collection de roches,

de minéraux, de coquillages et de fossiles, à savoir des objets dépassant la vie quotidienne structurée par la recherche de nourriture et par sa propre protection. Pour le Moyen Age, on connaît surtout des collections ecclésiastiques de reliques et d'objets d'église, des trésors sacrés et profanes, mais aussi des collections juridiques et de livres. L'héritage de l'Antiquité a été transmis, affiné et intégré dans des nouveaux contextes de savoir; les premières curiosités ont été collectionnées et exposées dans les cours des souverains. La collection a connu un essor au début des temps modernes en Europe du fait de la découverte de pays jusqu'alors inconnus, de l'apparition de nouvelles branches de la science et enfin de la valeur croissante accordée à la formation. Tandis qu'au 17^e siècle, on collectionnait des objets surtout pour leur singularité et qu'on les attribuait à une nature créatrice, les collectionneurs, au 18^e siècle, se sont efforcés d'ordonner, de classer et surtout de comparer les objets. Ce furent ces pratiques de classement, qui étaient fréquemment liées à une approche encyclopédique, qui firent finalement émerger des collections à partir d'objets séparés. Parallèlement à l'étatisation de nombreuses collections scientifiques au cours du 19^e siècle, le rapport aux objets eux-mêmes et, par là, la pratique de la collection se sont transformés. Le but de la collection n'était plus en premier lieu un plan clair du savoir et de ses catégories, mais l'accumulation continue d'objets. Au vu de ce qui était ressenti comme l'accélération croissante de la vie, la collection scientifique devait en premier lieu archiver. L'acte de la collection devint un combat contre l'évanescence – de ce fait, les questions d'une conservation appropriée attirèrent l'attention.⁸ Cette façon de collectionner poussa à remplir les dépôts et les archives, de telle sorte que des questions comme celle de savoir quels objets devaient encore être collectionnés, ou celles liées aux nouvelles formes de la collection et du classement acquirent de l'importance – tout comme on réfléchit aujourd'hui aux bases de données et aux collections de données.

Les contributions de ce numéro sont également placées en ordre chronologique et nous montrent à chaque fois une pratique de collection spécifique. *Pierre Alain Mariaux* reprend la discussion lancée par l'histoire de l'art au sujet de la signification de la culture matérielle des objets et étudie à ce sujet les trésors ecclésiastiques au Moyen Age. Il peut montrer, à travers l'exemple de l'abbaye de Saint-Maurice, comment le «travail mémoriel» se traduisait concrètement aussi bien par la réutilisation d'œuvres d'art que par l'uniformisation de reliques au moyen d'ornements, afin de faire disparaître la distance temporelle entre les reliques et le présent. *Dominik Collet* montre avec l'exemple de Göttingue que les musées académiques, au 18^e siècle, constituaient une *contact zone* (Jame Clifford) centrale entre les pratiques académiques, nobiliaires et bourgeoises. Pour ce faire, il prend en considération aussi bien des catégories comme le témoin-

gnage, l'évidence ou la théâtralité du savoir, que la question de l'appropriation des savoirs coloniaux ou celle de la construction des normes scientifiques. Les objets de musée coloniaux jouent également un rôle important dans l'article de *Lisa Regazzoni*. Celle-ci s'intéresse par exemple à l'histoire matérielle d'un parapluie japonais à la fin du 18^e siècle. Elle l'intègre à l'analyse de la spécialisation et de la différenciation des collections nationales réalisée après la Révolution par la politique française des musées, alors que ces collections étaient en phase de constitution. A travers le dépistage d'objets isolés, elle peut montrer comment de nombreuses pratiques de collection se révèlent à partir d'une histoire des objets reconstituée en détail. L'article de *Mario Wimmer* s'éloigne des institutions et conduit vers un collectionneur privé. En décrivant le phénomène de la «furie collectionneuse» au 19^e siècle, il relie la pratique de collection d'un acteur isolé, un historien et spécialiste de manuscrits, à un discours à un métaniveau, soit la discussion scientifique sur la collection comme pratique déviante. La contribution de *Serge Reubi* concerne la collection institutionnelle; elle porte cependant un regard très neuf sur les collections. L'article nous conduit dans les musées ethnographiques de Suisse au début du 20^e siècle; il ne porte pas son attention, comme on le fait traditionnellement, sur les fonds des collections, mais sur leurs lacunes. En mettant en évidence cet *alter ego* des fonds, *Reubi* ne procède pas seulement à une description alternative des collections muséales, mais il peut aussi montrer que le fait de ne pas collectionner un objet n'était pas seulement déterminé par des hasards, mais doit être compris comme une stratégie de la pratique de collection. *Sandra Nicolodi* décrit l'effort de combler les lacunes dans les données collectées sur les animaux de zoo. Elle révèle le changement de pratique dans l'acquisition des objets de collection des jardins zoologiques, les animaux de zoo, à partir de l'exemple des bonobos, une espèce anthropoïde. Elle reconstitue la genèse de nouveaux collectifs de zoos par l'élevage et illustre, sur la base de livres d'élevage et de bases de données, les pratiques de cette façon de collectionner. L'article de *Silke Bellanger* nous conduit également dans une institution qui s'occupe d'animaux. L'auteure se rend dans les dépôts du Musée zoologique et s'intéresse aux emballages des objets. Dans le contexte du Musée zoologique, les boîtes de chocolat et de cigarettes étaient et sont des objets inattendus et surprenants; cependant, ces emballages, qui s'avèrent passionnants sous l'angle de l'histoire culturelle, révèlent beaucoup de choses sur les pratiques de collection des donateurs et de l'institution qui collectionne. C'est aussi au dépôt que nous conduit l'essai photographique de *Rebecca Sanders* – à savoir au centre des collections du Musée national suisse. Son enquête sur les photographies du dépôt révèle que les fonds des collections s'accroissent toujours et que les magasins atteignent de ce fait les limites de leur capacité, rendant nécessaires

de nouvelles tentatives de stockage, d'organisation et de localisation des objets. Nous sommes particulièrement heureux du fait que les articles des rubriques «Portrait» et «Document», qui n'appartiennent pas au dossier thématique, soient également liés de près au thème de la pratique de collection.

Les articles de ce dossier thématique ne couvrent pas seulement une période large et ne donnent pas seulement un aperçu de différentes pratiques de collection, mais ils ouvrent également un large spectre d'approches. L'interdisciplinarité qui marque le champ scientifique de la collection et de l'histoire des musées se retrouve également dans ce numéro. L'article de *Mariaux* adopte surtout une perspective d'histoire de l'art, tandis que celui de *Bellanger* est influencé par la sociologie et la muséologie et relève, comme les contributions de *Nicolodi* et *Wimmer*, avant tout de l'histoire des sciences. *Reubi* et *Collet* nous montrent que l'histoire de la collection propose d'écrire aussi une histoire du savoir et des intellectuels. En outre, les articles de *Collet* et de *Regazzoni* offrent également une contribution à l'histoire extra-européenne. Un lien passionnant émerge de la mise en relation de la recherche sur les trésors avec la pratique de collection, comme le montre l'article de *Mariaux*. La contribution de *Wimmer* nous présente un lien peut-être inattendu au premier abord. L'auteur montre que la recherche sur les fétiches peut être un accès à la thématique de la collection,⁹ étant donné que la collection peut aussi devenir une passion, une maladie et un délire. La collectionneuse de coquillages Mary Briner, qui est représentée sur la couverture, a également collectionné passionnément. Cet exemple montre que la démarcation entre collection scientifique et non-scientifique est difficile à tracer, puisque la collection privée est et était tout à fait pratiquée avec des technologies scientifiques. C'est précisément la recherche historique sur ces technologies et pratiques dans les processus de sélection, d'accumulation et de distribution qui permet de nouvelles perspectives sur l'histoire de la collection.

Bertrand Forclaz, Michael Jucker, Yan Schubert, Aline Steinbrecher

Notes

- 1 Cf. Iria Suppiger, «Sammeln als Psychotherapie. Mary Briner und ihre Leidenschaft für Muscheln», in Francisca Loetz, Aline Steinbrecher (éd.), *Geschichte und Geschichten des Zoologischen Museums der Universität Zürich*, Zurich 2008, 135–141.
- 2 On trouve une approche similaire par exemple dans Anke te Heesen, Emma Spary, *Sammeln als Wissen. Das Wissen und seine wissenschaftsgeschichtliche Bedeutung*, Göttingue 2002.
- 3 Cf. sur ce point aussi Philipp Blom, *Sammelwunder, Sammelwahn. Szenen aus der Geschichte einer Leidenschaft*, Berlin 2004.
- 4 Lorraine Daston (éd.), *Things that Talk. Objekt Lessons from Art and Science*, New York 2004; Hilke Doering, Stefan Hirschauer, «Die Biographie der Dinge. Eine Ethnographie

- musealer Repräsentation», in Stefan Hirschauer, Klaus Amann (éd.), *Die Befremdung der eigenen Kultur. Zur ethnographischen Herausforderung soziologischer Empirie*, Frankfurt-sur-le-Main 1997, 267–297; Andreas Hartmann et al. (éd.), *Die Macht der Dinge. Symbolische Kommunikation und kulturelles Handeln*, Münster 2011; Anke te Heesen, Petra Lutz (éd.), *Dingwelten. Das Museum als Erkenntnisort*, Cologne 2005; Karl-Heinz Kohl, *Die Macht der Dinge. Geschichte und Theorie sakraler Objekte*, Munich 2003; Gottfried Korff (éd.), *Museumsdinge, deponieren – exponieren*, Cologne 2007.
- 5 Il est impossible de donner un aperçu complet des travaux concernant l’histoire des collections et des musées; citons cependant les importantes études suivantes: Tony Bennett, *The Birth of the Museum*, Londres 1995; Dominik Collet, *Die Welt in der Stube. Begegnungen mit Aussereuropa in den Kunstkammern der Frühen Neuzeit*, Göttingue 2006; Andreas Grote (éd.), *Macrocosmos in Microcosmo. Die Welt in der Stube. Zur Geschichte des Sammelns 1450–1800*, Opladen 1994; Sharon Macdonald, *The Politics of Display. Museums, Science, Culture*, Londres 1998; Krzysztof Pomian, *Der Ursprung des Museums. Vom Sammeln*, Berlin 1998.
- 6 Cf. à ce sujet Volker Kirchberg, *Gesellschaftliche Funktionen von Museen. Makro-, meso- und mikrosoziologische Perspektiven*, Wiesbaden 2005.
- 7 Cf. sur ce point, pour les musées suisses, Roger Fayet (éd.), *Im Land der Dinge. Museo-logische Erkundungen*, Baden 2005.
- 8 Anke te Heesen, Emma Spary, «Sammeln als Wissen», in Loetz/Steinbrecher (voir note 1), 7–21, ici 19 s.
- 9 A ce sujet, cf. par exemple Hartmut Böhme, *Fetischismus und Kultur. Eine andere Theorie der Moderne*, Reinbek bei Hamburg 2006.